

8. Le « mignon de nature »

Considérons donc pour cette heure l'homme seul, sans secours étranger, armé seulement de ses armes et dépourvu de la grâce et connaissance divine, qui est tout son honneur, sa force et le fondement de son être. Voyons combien il a de tenue en ce bel équipage. Qu'il me fasse entendre par l'effort de son discours, sur quels fondements il a bâti ces grands avantages qu'il pense avoir sur les autres créatures. Qui lui a persuadé que ce branle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête, les mouvements épouvantables de cette mer infinie, soient établis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et pour son service ? Est-il possible de rien imaginer si ridicule que cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, exposée aux offenses de toutes choses, se dise maîtresse et impératrice¹ de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de connaître la moindre partie, tant s'en faut de la commander ? Et ce privilège qu'il s'attribue d'être seul en ce grand bâtiment, qui ait la suffisance² d'en reconnaître la beauté et les pièces, seul qui en puisse rendre grâce à l'architecte et tenir compte de la recette et mise du monde³, qui lui a scellé ce privilège ? Qu'il nous montre lettres de⁴ cette belle et grande charge.

(II, XII, *Apol. de Raymond Sebond*, éd. Plattard, p. 168.)

La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et frêle de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant

1. Impératrice.

2. Capacité.

3. Déterminer par différence entre les biens et les maux ce que vaut la création (« mise » : ce que coûte le monde, la rançon de son existence).

4. Lettres patentes l'investissant de.

et quant¹ la plus orgueilleuse. Elle se sent et se voit logée ici, parmi la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte² et croupie³ partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois⁴ ; et se va plantant par imagination au-dessus du cercle de la lune⁵ et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même imagination qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions⁶ divines, qu'il se trie soi-même et sépare de la presse des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble. Comment connaît-il, par l'effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux ? Par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bêtise qu'il leur attribue ?

(*Ibid.*, p. 172.)

... Pourquoi ne dira un oison ainsi⁷ : « Toutes les pièces de l'univers me regardent⁸ ; la terre me sert à marcher, le soleil à m'éclairer, les étoiles à m'inspirer⁹ leurs influences ; j'ai telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voûte regarde si favorablement

1. En même temps.

2. Parce qu'immobile.

3. Du fait de la stagnation.

4. Aériens, aquatiques, terrestres. Dans la hiérarchie traditionnelle des éléments, l'air est plus noble que l'eau et l'eau que la terre.

5. L'homme qui, dans la conception gréco-chrétienne d'un univers fini et hiérarchisé, se place lui-même au bas de l'échelle, parmi les êtres corruptibles du monde sublunaire, prétend cependant atteindre par la pensée les substances incorruptibles (« imagination » : pensée).

6. Prérrogatives. L'homme s'attribue le droit de hiérarchiser les créatures selon ce qu'elles valent.

7. C'est ainsi précisément que Sebond, *mutatis mutandis*, fait parler l'homme (*Théologie Naturelle*, chap. 97). Mais un géocentrisme serait aussi justifié que l'anthropocentrisme de l'image traditionnelle du monde. Le présent texte est une add. de 1588. Les deux précédents figuraient dans l'édition de 1580 et n'ont pas subi de retouche importante.

8. Regardent vers moi (je suis la fin et la signification de toute la nature).

9. Communiquer.

que moi ; je suis le mignon de nature ; est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert ? C'est pour moi qu'il fait et semer et moudre ; s'il me mange, aussi fait-il¹ l'homme son compagnon, et si fais-je moi les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en dirait une grue, et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol et la possession de cette belle et haute région : *tant la nature est une adroite amadoueuse et une habile entremetteuse pour elle-même*².

Or donc, par ce même train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde ; il luit³, il tonne pour nous ; et le créateur et les créatures, tout est pour nous. C'est le but et le point où vise l'université⁴ des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires célestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme ; elle ne leur attribue autre consultation et autre vacation⁵...